

EXTRAIT DE LA CAUSERIE SUR LA FOI
(Le P. Van Tricht)

A l'heure des tourments du coeur et de l'âme devant une de ces crises morales qui énervent et mettent bas le plus fier courage, devant ces morts qui, comme l'ongle se sépare de la chair déchirent nos coeurs en deux, devant ces ruines totales qui, soudain, inexorables et impitoyables, font rouler un malheureux des fiers sommets de la fortune dans les bas-fonds de la pauvreté et de la misère, devant ces douleurs-là, devant toutes les douleurs inséparables de l'âme humaine, que reste-t-il à l'homme, sans la Foi? Une chose, une seule, je le dirai sans ambages: le suicide!

Aussi, voyez comme il y recourt... voyez, dans vos journaux, ces malheureux: ces vieillards, ces hommes, ces jeunes gens... qu'il même ces pauvres filles, à vingt ans, à quinze ans, se coupant la gorge avec un rasoir, se pendant à une traverse de grenier, se logeant une balle dans la cervelle ou, du haut d'un pont, se jetant dans le fleuve!

Ils en finissent avec la vie! il ne leur vaut plus la peine de vivre.

Quand l'homme sent son mal sans remède, quand tout effort est inutile tout espoir vain, quand sa vie est à jamais gâtée, quand vivre lui devient une torture, pourquoi n'en finirait-il pas?

Où! l'on peut en finir, de cette vie; mais de l'autre?... Et les voilà, comme tantôt, tombant entre les redoutables mains du Dieu vivant!

La Foi l'eût consolé; elle lui eût appris les douceurs de la résignation et les joies de l'espérance.; elle lui eût montré combien la vie passe vite, bien triste et désolée, et comment elle conduit à l'autre... la vraie vie, la patrie du bonheur... elle lui eût mis sur les lèvres ces paroles simples et sublimes pourtant: "il n'arrive que ce que Dieu veut, et Dieu est bon."

Oh! non! ce n'est pas à la mort seulement que la Foi est précieuse, elle l'est à la vie, car la vie est douloureuse, et la Foi est l'unique consolatrice!

De toutes les douleurs humaines, la plus cruelle, la plus déchirante, la plus touchante et j'ajouterai la plus vénérable, est la douleur d'une mère qui vient de perdre son enfant!...

Mon coeur s'émeut à la pensée de ce que Dieu m'a fait voir, entendre et pour ainsi dire toucher du doigt. Il a mis sur le chemin de ma vie cette mère en deuil, pâle, désolée, levant au ciel des mains sans courage et des yeux,—si jeunes pourtant!—que les larmes ne quittaient plus.

J'ai vu Rachel pleurant son enfant, et ne voulant pas qu'on la console, parce que son enfant n'était plus.

Peut-être me sera-t-il donné de vous montrer un jour ce qui se passe dans ces âmes qu'un deuil éternel a enlacées dans ses plis!

Eh bien parfois le malheur s'acharne sur elles et les frappe avec je ne sais quel raffinement.

Une jeune fille très riche, épouse un jeune homme très riche aussi; tous deux appartiennent aux rangs élevés de la société; la fortune, la beauté, l'honneur du nom, tout leur est donné avec surcroît. — Ce n'est point un roman que je vous conte ici, c'est une histoire:

elle vient d'avoir, ces jours-ci, son dernier acte et son dénouement.

Après quelques années, le mari court à l'aventure et abandonne sa femme; il part à l'étranger avec une malheureuse. Sa pauvre femme reste seule dans les grands salons de son hôtel, délaissée toujours aimante, elle!... et pourtant, innocente, avec l'aiguillon de sa blessure, la honte du déshonneur qui la martyrisait.

Elle avait un fils, un unique enfant, et, se repliant sur lui, chétif, elle retrouvait un appui dans la vie... ainsi, dans les forêts, un arbre qui chancelle se repose doucement sur un rejeton éclos à ses pieds.

L'enfant grandissait sous l'oeil de sa mère... on les voyait toujours ensemble: lui, naïf, ignorant du malheur, jouissait de la vie; elle, soucieuse, le contemplait avec un sourire mélancolique. Quand on les rencontrait, la mère et le fils, dans les rues de la ville, le coeur saignait comme à la vue d'une grande infortune!...

Eh bien, à dix-sept ans, l'enfant vient de mourir!

Et la mère, maintenant!

O vous qui ne croyez point, que direz-vous à cette femme?

Quels mots aurez-vous pour rendre un peu de force à son coeur... et lui faire supporter la vie?

Allez donc lui dire sur son fils mort les belles découvertes de votre raison et les théories de votre science!

Ecoutez la clameur qui retentit dans ce grand palais, morne comme une tombe:

"O mon fils, mon bel enfant, qu'es-tu devenu? réponds-moi. Tes yeux ne me regardent plus, tes lèvres ne veulent plus me sourire. Oh! comme il est immobile, mon enfant! comme il est froid, son petit corps!... Oh! Oh!... je n'avais que toi, moi, sur la terre... Où es-tu, mon fils? réponds-moi, je t'en supplie! ne laisse pas ainsi ta mère."

Répondez, à cette mère, que vous ne savez pas où est son fils, que vous n'en pouvez rien savoir, que la seule chose assurée, c'est que ce petit corps froid, tout mouillé de ses baisers et de ses larmes, s'en ira bientôt en une poussière méconnaissable et de vil prix. Dites-lui cela, s'il vous plaît.

"O mon bien-aimé, est-ce donc vrai que je ne te verrai plus jamais, jamais?... Est-ce vrai que je ne t'entendrai plus?... ta voix était si douce à mon oreille et si mélodieuse! Oh! dis-moi que je te reverrai, que je t'entendrai encore. Pourquoi t'ai-je mis au monde, si c'était pour te perdre ainsi?... Oh! que ne suis-je morte avant toi, si je ne dois plus te revoir!"

Dites-lui, Messieurs, à cette mère, que sur toutes ces questions-là votre philosophie et vos sciences sont muettes, que vos expériences et vos observations ne vont pas au-delà de ce petit cadavre...

Ah! qu'il est consolant, votre "Je ne sais pas, je ne puis pas savoir!" et que vos doctrines vont bien au pauvre coeur déchiré de l'homme! Et qu'avez-vous autre chose?

Allons, allons, vous qui persifiez la Foi, vous les forts et les grands coeurs, parlez! Qu'avez-vous autre chose?

"O mère qui pleurez, lui dirait la Foi, ne vous désolerez pas comme ceux qui n'ont pas

d'espérance! Votre enfant, votre bien-aimé vous sera rendu. Son âme blanche a pris son vol vers la patrie des anges! du haut du Paradis de Dieu, elle continue à vous aimer comme elle vous aimait. Votre place est marquée là, ô mère désolée, votre fils vous y attend! courage! le revoir est proche!... chaque jour qui passe en avance l'heure, et là, réunie à lui, vous ne saurez plus ce que c'est ni la séparation, ni l'absence, ni la mort. Là, toute larme est tarie, toute douleur s'éteint, toute souffrance s'oublie, car c'est le ciel de la paix, du bonheur et de l'éternel amour!"

Voilà les vraies paroles vivifiantes, le vrai baume pour guérir nos déchirures, le doux oreiller où s'endort la douleur!

Vous le voyez donc, Messieurs, en rejetant la Foi, l'homme ne joue pas seulement la vie d'en haut, il jette encore au vent les seules forces de la vie présente. En fermant son oreille à la Foi, du même coup il ferme son coeur à l'Espérance.

Et ce n'est pas tout.

Je serai bref sur ce dernier point; je ne veux que l'effleurer.

L'homme n'est pas seul en ce monde: il vit avec les autres hommes dans cette grande famille qu'on appelle la société. On a beaucoup rêvé, on rêvera beaucoup encore sur l'état social; on a imaginé, on imaginera des théories et des systèmes; toutes ces conceptions importent peu. Le fait est que, dans la société humaine, il y a toujours eu, il y aura toujours des gouvernants et des gouvernés, des forts et des faibles, des grands et des petits, des riches et des pauvres. La paix, dans cet état de choses fatal, n'est possible qu'à la condition que voici: c'est que le gouvernant, le fort, le grand, le riche sache respecter, aimer et secourir le gouverné, le faible, le petit, le pauvre, et à cette autre condition, bien plus souveraine, à savoir que le gouverné, le faible, le petit, le pauvre se résigne!

Se résigner, Messieurs, se résigner à obéir et à servir, se résigner à vivre petit et humble, se résigner à souffrir le froid et la faim, c'est dur! Se résigner à souffrir ainsi pour soi, soit encore; mais, quand on est père, se résigner à voir ses pauvres petits enfants destinés à vivre la même vie, à traîner le même boulet, à se résigner aussi, les petits... laissez-moi vous le dire, c'est cruel!

"Et pourquoi, après tout, pourquoi, moi, suis-je le pauvre? et mon voisin, le riche?... Pourquoi mes enfants portent-ils des haillons? les siens des soieries et des fourrures?... Pourquoi?... Pourquoi est-ce à moi et aux miens à pleurer de faim, tandis que lui et les siens sont gorgés de délices? Est-ce que je ne le vauds pas, moi, le riche?... est-ce que mes enfants ne valent pas ses enfants?"

La Foi répondra à ce pauvre, à ce petit, à cet humble qui souffre; elle lui donnera la résignation et le courage; elle lui montrera dans la vie à venir les compensations aux douleurs d'ici-bas.

Mais vous qui ne croyez pas, que lui direz-vous? Voyons, qu'avez-vous à lui dire? Ah! j'entends: vous lui direz ce grand mot des philanthropes:

"Travaille, tu as des bras; travaille, tu deviendras riche à ton tour."